

Bac 2018
Épreuve de philosophie
Série S

Sujet 1 : Le désir est-il la marque de notre imperfection ?

Thématiques

Le désir est une notion du programme, mais entretient également en jeu les notions de liberté, de devoir, de bonheur.

Difficultés :

Moyenne. Le sujet est classique, il repose sur le programme.

Problématique :

Le désir est une notion ambiguë. Il est à la fois le signe – ou la marque – de notre grandeur. Il nous éloigne du monde animal (les animaux n'ont que des besoins, en tout cas surtout des besoins) et pourtant il est bien souvent la cause de nos souffrances puisque il est impossible à satisfaire, sinon passagèrement.

Le désir – du latin *desiderare* : regretter l'absence de quelqu'un ou de quelque chose – peut être défini comme une tendance, un effort, vers quelque chose, accompagné(e) de la conscience de cette inclination. Il se distingue donc du besoin pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, car le désir est une motivation puissante pour toutes les actions et entreprises humaines : « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion » (Hegel). Et pour le pire, car le désir loin de s'éteindre lorsqu'il atteint son objet, s'aiguise et se reporte sur un autre objet. C'est pourquoi Socrate compare dans le *Gorgias* l'homme aux Danaïdes, condamnées à remplir un tonneau percé jusqu'à la fin des temps.

Points clés à développer :

- 1) Ne pas oublier de distinguer – en passant – besoin et désir, puis désir et volonté.
- 2) Insister sur la notion d'« imperfection », noter que la notion de perfection n'est pas un objectif raisonnable.
- 3) Le désir est signe non pas de notre imperfection mais de notre finitude. L'imperfection est une notion négative, tandis que la finitude nous définit.
- 4) Désirer ce n'est pas seulement convoiter des objets, c'est chercher la reconnaissance (Hegel). Or l'échec dans ce registre est une grande source de souffrance.

Plan possible

- I. Le désir est source de frustration, de déception, de chagrin, de souffrance. Par rapport aux animaux, ou par rapport à Dieu, l'être qui désire est imparfait.
- II. Sans désir l'homme est comparable à une pierre ou à un mort. Le désir nous définit, il ne peut donc être négatif.
- III. Le désir est la marque de notre finitude. On peut s'en lamenter. Mieux vaut l'assumer : que vaudrait la vie sans le désir ? Pour Nietzsche, il ne faut pas renoncer à nos désirs. Il faut tenter de les embellir, de les magnifier, ou encore de les « sublimer ».

Astuce ou référence :

Une allusion à la dialectique du maître et de l'esclave, dans la deuxième partie, serait la bienvenue. Dans ce que l'on nomme « la dialectique du maître et de l'esclave », Hegel explique que tout homme recherche la confirmation de sa valeur en tentant d'imposer son point de vue à l'autre. Et cette « lutte pour la reconnaissance » peut aller jusqu'au conflit violent. « Toute conscience, écrit-il, poursuit la mort de l'autre ». Le vainqueur est le maître, le vaincu, l'esclave.

Pièges à éviter :

Ne pas confondre désir et besoin – ce que fait le langage courant. Les besoins sont aisés à satisfaire. Le désir est par nature insatiable.

Sujet 2 : Éprouver l'injustice, est-ce nécessaire pour savoir ce qui est juste ?

Thématiques

« La justice et le droit » sont une des rubriques du programme. Il s'agit donc d'une question de cours. Plus exactement d'une question articulée au cours.

Difficultés :

Le sujet implique une authentique réflexion personnelle. Dérouter le cours ne constituera pas une bonne copie.

Problématique :

On pourrait croire spontanément que l'épreuve de l'injustice est une condition nécessaire et suffisante pour savoir ce qui est juste. Or il n'en est rien : éprouver l'injustice est une chose, savoir ce qui est juste en est une autre, et bien différente. Mais qui sait ce qui est juste?

Points clés à développer :

Dissocier explicitement le juste de l'injuste. Faire remarquer que tout le monde a subi dans sa vie des injustices : nous « savons » donc tous ce qui est injuste. Mais qui peut donner une définition claire et globale de la justice? Il faut donc que s'orienter vers l'idée suivante : la justice n'est pas le contraire de l'injustice. Lorsque mes droits fondamentaux sont bafoués, c'est injuste. Seulement voilà : la justice ne se réduit pas à la reconnaissance des droits fondamentaux de tous les individus. En effet, la justice ce n'est pas seulement l'égalité (tous les hommes ont les mêmes droits), c'est aussi l'équité : « donner à chacun ce qui lui est dû ». Mais personne ne sait ce qui est dû à chacun. Et il est extrêmement difficile de déterminer QUI est en mesure de décider ce qui est dû à chacun (moi-même ? la société ? l'Église ? les syndicats ?).

Plan possible :

- I. Il n'est pas nécessaire d'éprouver la justice pour savoir ce qui est juste. La question de la justice est théorique, elle est traitée par les philosophes, les juristes et les politiciens.
- II. Qui n'a pas éprouvé de l'injustice est mal placé, et même non qualifié, pour déterminer ce qui est juste.
- III. Nul ne sait ce qui est juste *a priori*. Mais ce sont les hommes qui ont éprouvé l'injustice tout au long de l'histoire qui ont lutté et œuvré pour plus de justice. On ne peut pas dire qu'ils « savaient » ce qui est juste. Mais ils nous ont fait avancer vers un monde moins injuste.

Astuce ou référence :

Donner des exemples historiques. Spartacus a éprouvé l'injustice. Difficile de savoir s'il savait pour autant ce qu'est la justice. Mais il annonce Rousseau, qui dira qu'aucun homme n'est né pour être esclave. Autre exemple : les femmes qui luttent aujourd'hui contre les violences qu'elles subissent savent ce qui n'est pas juste, l'éprouvent dans leur chair, et donc incarnent une forme « de savoir de ce qui est juste » : l'égalité en droits de tous les êtres humains.

Pièges à éviter :

Croire ou laisser penser que lorsque l'on sait ce qui est injuste, alors automatiquement on sait ce qui est juste, puisque l'on ne peut savoir ce qui est injuste que quand on sait ce qui est juste. Cela paraît aller de soi. Or c'est faux.

Sujet 3 : Texte de Mill

Thématiques

La société humaine, la nature humaine, la science, la vérité.

Difficultés :

Sujet très difficile, parce que sans rapport direct avec une rubrique du programme.

Problématique :

Les lois de la société sont-elles comparables aux lois de la nature ? voire identiques ? Auquel cas, on pourrait prévoir le comportement des sociétés, de même que l'on peut prévoir les phénomènes de la nature...

Points clés à développer :

Il y a deux analogies qui constituent deux présupposés, énoncés dans les six premières lignes : 1) on supposera que les phénomènes de la société sont déductibles de la nature humaine ; 2) le comportement des « masses d'êtres humains » est déterminé (« régis par des lois fixes ») comme le sont les lois de la nature.

Plan possible

Plan du texte

- 1) Deux premières phrases: exposé de deux présupposés (sous forme conditionnelle).
- 2) Troisième phrase (jusqu'à « années à venir) : objection : les lois de la société ne sont pas comparables à celles de l'astronomie. Donc on ne peut prévoir le comportement des sociétés comme on prévoit celui des astres.
- 3) Troisième partie (de « mais la différence » jusqu'à la fin) : explication de cette différence : ce sont les « données » qui ne sont pas du même ordre. Les lois sont rigoureuses dans tous les cas, mais dans le cas des sociétés humaines les données sont infiniment plus riches, nombreuses, et fluctuantes, tant et si bien que des prédictions fiables sont très difficilement envisageables.

Commentaire

L'idée de « phénomènes de la nature humaine » est contestable. On peut rappeler que la nature humaine évolue considérablement selon les époques et varie également selon les cultures. L'idée selon laquelle « les phénomènes de la pensée etc. sont « assujettis à des lois fixes » est également très discutée (il y a une part de liberté, de créativité qui donc n'est pas prévisible)... Et finalement l'idée selon laquelle « on peut prévoir le comportement des sociétés à venir » n'est pas recevable, comme l'auteur le reconnaît lui-même pour finir. En revanche, ce qui est exact, c'est que le déterminisme (« il y a des lois fixes et connaissables »), qui est le postulat fondamental de toutes les sciences, doit être réitéré même dans le domaine de l'humain (pour fonder les sciences humaines) mais il ne doit jamais être confondu avec un fatalisme (« tout est prévisible dans le moindre détail »).

Astuce ou référence :

Signaler que tous les auteurs, philosophes ou économistes qui tentent de prévoir l'avenir échouent (par exemple prévoir la prochaine crise économique ou la prochaine révolution). Sur ce point, on ne peut que donner raison à John Stuart Mill. On peut par exemple évoquer le matérialisme historique de Marx, et l'échec des marxistes à cet égard (rien ne s'est passé comme prévu).

Pièges à éviter :

Ne pas confondre déterminisme et fatalisme. JS Mill a raison : il y a des lois de la société comme il y a des lois de la nature, ces lois sont connaissables et elles sont relativement constantes. En revanche, les phénomènes sociaux sont si compliqués et si embrouillés qu'il est quasiment impossible de les prédire avec succès.